



— A nous! cria Claude.

## XI

## ÉTRANGE!...

Ce M. Buisson était un petit homme tout rond, bon vivant, non sans esprit, qui aurait pu être un héros de bravoure à l'occasion, mais qui n'y tenait pas. Monté sur un mulet de prudente allure comme lui, et placé près du maigre et long Rocamour perché sur un grand cheval allemand, il avait l'air de loin de Sancho Pança accompagnant Don Quichotte. Mais vu de près, cette appréciation se modifiait par la finesse de son regard et de son sourire.

Il monta tranquillement la rampe du castel, et à son grand étonnement il n'aperçut personne sur le rempart, sans entendre siffler une balle ou recevoir un caillou.

Arrivé à la porte, nouveau sujet de surprise. Le pont-levis était baissé.

Une clochette était placée à un poteau près du fossé, il en tira la chaîne et peu après un homme à barbe blanche vint ouvrir la petite porte, dont nous avons parlé plus haut.

— Que désirez-vous, messieurs? demanda le vénérable portier d'un ton courtois.

Ce fut le secrétaire Ovide qui répondit :

— Ce château est bien celui de Roquairol?

— Oui, monsieur.

— Vous en êtes le concierge?

— Oui, monsieur?

— Quel est le nom de votre maître?

— M. de Roquairol.

— N'a-t-il pas d'autres noms?

— Je ne lui en ai jamais connu d'autres, monsieur.

— Ne s'appelle-t-il pas Louis Mandrin?

— Je ne sais pas ce que monsieur veut dire.

— Oui-dà! Louis Mandrin, soi-disant baron de Roquairol, habite ce château.

— Monsieur, ne vous déplaît-il pas, M. le baron est mort et je suis le seul habitant de cette demeure abandonnée.

M. Ovide regarda M. Buisson qui, à son tour, interrogea des yeux le capitaine.

— Qu'en pense monsieur le châtelain? demanda le secrétaire.

— Je pense que ce brave homme ne nous dit pas la vérité.

— Monsieur, dit le portier avec vivacité, vous pouvez entrer et en juger par vos propres yeux.

Fulchrand de Rocamour se pencha vers le magistrat et lui dit à l'oreille :

— C'est un piège.

— Je m'en doute un peu, répondit M. Buisson.

« Mais alors, brave homme, reprit-il en s'adressant au portier, comment se fait-il que ce château n'est pas à vendre?

— Je n'en sais rien, monsieur. Il s'est présenté quelques personnes pour le voir dans l'intention de l'acheter, mais elles ont aussitôt changé d'avis.

— Pourquoi?

— C'est que, monsieur, on a fait courir le bruit que la demeure est hantée et que le sire de Roquairol, en punition de ses fautes, y revient la nuit conduit par les démons chargés de le garder.

— Vous avez vu le fantôme, vous? fit M. Buisson avec un sourire.

— Jamais, monsieur; mais les gens du pays assurent le voir chaque nuit sur les remparts, ou aux fenêtres du donjon.

Après cette explication du portier montagnard de très honnête mine, il y eut un moment de silence laissé à la réflexion. M. Ovide était fort embarrassé de sa situation à comparaître; M. Buisson se disait que ce paysan n'avait pas l'air d'un menteur, et le capitaine cherchait le moyen de sortir à son honneur du cul-de-sacoù il s'était engagé. Ils appelèrent à eux leurs compagnons demeurés à quelques pas derrière eux et tinrent de nouveau conseil.

Une discussion tout aussi longue que la première s'engagea sur ces deux points:

Devait-on visiter le château, à tout risque, ou se retirer comme on était venu? Probablement chacun dans le fond de son cœur faisait des vœux pour cette dernière façon d'agir, mais ce fut l'amour-propre qui prit la parole et il fut décidé que l'on visiterait le château.

Le portier se mit aussitôt à la disposition des honorables étran-

gers. Il alla chercher une lanterne de corne et un énorme trousseau de clefs, puis demanda si ces messieurs désiraient visiter les communs.

— Mais certainement, répondit M. Buisson.

— Voici, monsieur, le poulailler.

Il y avait là quantité de volailles.

— Oh ! oh ! fit le juge ; tant de poulets pour un seul homme ?

— Eh ! monsieur, il faut ici des provisions, je reste parfois trois ou quatre mois sous la neige. Voici maintenant l'écurie.

— Une mule !

(La mule de M<sup>le</sup> de Chavailles.)

— Elle m'est indispensable également, répondit le portier.

-- Cela sent le cheval ici ! fit le capitaine.

— C'est possible ; hier j'avais au râtelier le cheval d'un mien cousin de Pelvoux.

— Hum ! hum !... Allons, continuons.

— Là, messieurs, sont les granges.

— Bien garnies !... fit encore M. de Rocamour.

« Vous êtes un homme de précaution.

— Il y a ici du seigle de deux ans, et qui provient encore de la réserve de Monseigneur.

— Passons, passons.

Entrés dans la cour d'honneur, non sans crainte, car ils doutaient, ils trouvèrent tout clos et silencieux.

Le portier les invita à pénétrer dans le vestibule et les salles que nous avons décrites plus haut : c'était le palais de la Belle au bois dormant.

Les meubles étaient enveloppés de leurs housses. Une fine poussière se remarquait sur tous les objets. Tout dormait dans un demi-jour triste. Pas le moindre bruit. Pas la moindre trace d'habitant.

Les visiteurs parcoururent ensuite les pièces du premier étage.

Il y avait là une grande salle tendue de tapisseries à personnages, très anciennes, et qui plurent beaucoup à M. Buisson.

Le châtelain de Saint-Géoirs oubliait déjà sa mission et s'abandonnait à ses goûts d'archéologue et d'amateur d'objets d'art.

— Ma foi, dit-il, voilà qui me plaît et me ferait oublier le site désolé de Roquairol.

— Monsieur ne saurait croire, dit le portier, comme Roquairol est charmant à la fonte des neiges. L'été n'est nulle part aussi gai que dans nos montagnes.

— Dites donc, capitaine, une idée ! Si nous renvoyions nos gens à Rives et que nous passions la nuit au château ?

— Pourquoi renvoyer nos gens ? On peut camper cent hommes ici ? fit Rocamour.

— Ah ! messieurs, pardonnez, fit le concierge. En vous offrant d'entrer, je ne croyais recevoir que quelques visiteurs. Je ne suis pas le maître et je ne puis sans abus consentir à loger cent personnes. J'ai la responsabilité de ce qui est ici...

— Mais oui, mais oui. Il a raison, capitaine ; ce serait abuser. Nous n'avons pouvoir de nous imposer ici « ni par droit de conquête, ni par droit de naissance ».

— Mais pourquoi, monsieur le châtelain, ne pas retourner de suite à Rives ?

— C'est une fantaisie ; c'est parce qu'il me semble que l'on serait ici bien mieux pour souper qu'à l'auberge de Rives. Cette salle me plaît. Je ne sais si c'est parce que je ne suis, moi, qu'un simple roturier, mais j'aurais plaisir à festiner ici parmi ces grandes images des chevaliers et barons de Roquairol !... Qu'en dites-vous, monsieur de La Tourette ? et vous, monsieur Desmasures ?

Ces messieurs se prirent à rire de l'idée qu'ils trouvaient d'une étrangeté plaisante.

— Une telle idée ne pouvait venir qu'à M. le châtelain, dit le fermier général.

— Voyons, est-elle si bizarre ? Je vous offre à souper, messieurs. Le portier me louera bien quelque vaisselle et, je l'ai remarqué, la bougie ici ne manque pas. Cet homme ne refusera pas de me céder quelques poulets et canards...

— A votre service, mon bon monsieur, dit le portier, et même du vin vieux... car j'ai hérité de quelques bouteilles...

La gaieté devint générale, sans que cependant personne acceptât formellement.

— Allons, reprit M. Buisson, vous acceptez, messieurs, n'est-ce pas ?... Nous nous sommes convaincus que cette demeure est déserte et je pense que vous n'avez pas peur des revenants ?

Qui aurait osé avouer qu'il n'était pas sans peur ?...

M. de La Tourette qui, d'autre part, était fatigué, et ennuyé de retourner à Rives le soir même, donna son adhésion.

— Eh bien ! soupons ici, fit-il.

— Il ne s'agit plus que de donner l'ordre de retraite aux troupes et de régler le menu du festin.

Tout à coup M. Ovide s'écria en se frappant le front de saisissement :

— Mais qui préparera le dîner ?

On s'entre-regarda stupéfaits.

— J'ai ma femme, répondit le portier.

— Ah ! très bien ! s'écria-t-on, et l'on battit des mains.

Nous ne nous attarderons point aux préparatifs de cette petite fête. Nous nous bornerons à ajouter que ces messieurs ne s'étaient pas embarqués sans biscuit et qu'une heure après deux gabelous apportèrent des paniers de provisions, pâtés et vins fins, qui complétèrent magnifiquement le repas offert par le portier.

La table fut dressée, les candélabres et les lustres furent garnis de bougies, et l'on attaqua ces dernières victuailles en attendant les rôtis.

Jamais repas ne commença plus gaiement et de meilleur appétit.

L'amphitryon, l'aimable châtelain de Saint-Géoirs, fut d'une verve intarissable.

On n'avait pas encore dégusté les vins de feu le baron de Roquairol que l'on contait déjà des gaudrioles.

Entre gens de la gabelle, elles ne pouvaient manquer d'être salées.

Au dessert les convives étaient déjà assez gris pour causer religion et philosophie. Parvenus à ce point ils n'étaient plus qu'à un degré au-dessous de celui où l'on chante des chansons et qu'à deux degrés au-dessous de la romance... Tandis que les esprits s'illuminaient les lustres perdaient quelques bougies et leur lumière commençait à pâlir. Quelqu'un en fit l'observation et un autre repartit :

— Que vont penser de la clarté de nos fenêtres les passants attardés dans la montagne ? Voilà de quoi affermir la croyance aux revenants.

— Comment ! dit M. Ovide, dans un siècle éclairé comme le nôtre il y a encore de si ridicules superstitions ?

— Mais, mon ami, répliqua M. Buisson, nos montagnards ne

savent pas lire, ils sont restés des chrétiens sincères et leur croyance aux revenants fait honneur à leur logique.

— Comment ! fit de M. de La Tourette, voilà encore un de vos paradoxes, mon cher Buisson. Comment une idée absurde peut-elle faire honneur à la raison ?

— Mais sans doute, monsieur le vicomte ; veuillez suivre mon raisonnement : le montagnard est chrétien, donc il croit à l'existence immortelle de l'âme. L'Église enseigne que les âmes des morts peuvent apparaître aux vivants et... bien mieux... elle nous oblige à croire qu'il existe, en dehors de notre monde, des esprits bons et des esprits mauvais, les uns chargés de veiller sur nous, les autres libres de nous tenter et de nous nuire. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit le fermier général.

— Le montagnard chrétien est donc bon chrétien et bon logicien en admettant les revenants.

— Permettez, mon cher Buisson, on peut être chrétien sans être superstitieux. J'en appelle à ces messieurs. Voyons, messieurs, vous êtes chrétiens. Croyez-vous aux revenants ?

— Assurément non, fit M. Desmasures.

— Ce sont des contes de grand'mère, dit M. Jolibois.

— Moi, j'attends ; je ne crois qu'à ce que je vois, ajouta M. Ovide.

— Et moi, si j'en voyais un, je l'arrêteraï, s'écria Fulchrand de Rocamour.

— Ta ! ta ! ta ! fit M. Buisson ; vous êtes tous des superstitieux, parce que vous croyez à l'existence de l'âme immortelle.

— Mais, mon cher, repartit M. de La Tourette, l'âme immortelle, après le décès, a autre chose à faire que de se promener dans un vieux château...

— Et que fait-elle donc ?

— Elle se réunit à son Créateur, fit gravement le vicomte.

— Et si elle est impure ?

— Elle se purifie par le repentir.

— Où cela, monsieur le vicomte ?

— Ah ! écoutez donc... Vous m'en demandez tant !...

— Consultez votre curé et il vous dira qu'elle appartient aux diables qui, allant sans cesse d'un monde à l'autre, l'emmènent avec eux pour tourmenter les vivants...

— Mon Dieu! mon cher, notre conversation devient lugubre... pardonnez-moi.

— Le sujet n'en est pas gai, j'en conviens, mais il est né de la situation. Le lieu, l'heure même... Écoutez!...

M. Buisson se tut et l'on entendit sonner l'horloge du château.

— Minuit... fit M. Jolibois d'une voix creuse.

— Eh! oui, messieurs, reprit M. Buisson, l'heure des fantômes.

— Eh bien! s'écria le vicomte, buvons à leur santé, messieurs. Et il versa à boire.

— Buvons à la santé des revenants!

Alors M. Buisson debout et levant son verre :

— Buvons à nos nobles hôtes, aux défunts barons de Roquairol dont les images président encore à notre festin!

Chacun porta son verre à ses lèvres.

Et l'on entendit soudain, sans qu'on sût d'où il provenait, un long gémissement.

L'effet en fut étrange.

Quelques convives en furent saisis de surprise et leur verre claqueta sur leurs dents.

Le joyeux châtelain de Saint-Géoirs le remarqua mais sans en avoir l'air et reprit :

— Maintenant, messieurs, il n'est que juste de vider un second verre à la santé des nobles dames, belles et fidèles compagnes des chevaliers de Roquairol. Allons! je vous prie, buvons à la mémoire des dames de Roquairol.

Il versa de nouveau.

Mais le même entrain n'existait plus et au moment où ils levaient leurs verres les convives s'arrêtèrent inquiets.

Un second gémissement, mais plus accentué que le premier, avait rempli la salle.

— Qu'est-ce? fit M. Jolibois.

Personne ne répondit. Chacun essaya de boire, soutenu par l'amour-propre.

Tout à coup des portes claquèrent puis une plainte inarticulée, semblable au *hou-hou* du vent d'hiver, se fit encore entendre.

— C'est une tempête qui commence, dit M. de La Tourette. Dans ces vieux castels le vent a des voix d'orgue.

Chacun parut heureux de cette explication.



# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.